POLA
OLOIXARAC

MONA



ROMAN
SEUIL

MONA

Du même auteur

Les Théories sauvages
Seuil, 2013

POLA OLOIXARAC

MONA

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ISABELLE GUGNON

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Pour les citations :

Vladimir Nabokov, *Autres Rivages*,
coll. Folio © Gallimard, 1991,
préface à l'édition russe de *Speak, Memory*,
traduit du russe par Laure Troubetzkoy.

Jorge Luis Borges, « Poème conjectural », in *L'Autre, le même*,
traduit de l'espagnol par Jean Pierre Bernès et Nestor Ibarra,
coll. Bibliothèque de la Pléiade
© Gallimard, 1999.

Tomas Tranströmer, *Baltiques et autres poèmes*,
traduit du suédois par Jacques Outin
© Le Castor Astral, 2003.

Titre original : *Mona*
Éditeur original : Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.
ISBN original : 978-987-769-047-7
© Pola Oloixarac, 2019
Cette édition est publiée en accord avec Casanovas & Lynch
Literary Agency S.L.

ISBN 978-2-02-143494-1

© Éditions du Seuil, février 2022, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Asia

Mnémosyne, force est de le reconnaître, s'est montrée particulièrement négligente.

VLADIMIR NABOKOV, *Autres Rivages*

1

« Prévoyez s'il vous plaît d'apporter avec vous une soif de voyageurs et une faim de *delikatessen* nordiques. » Le carton d'invitation qu'elle avait reçu au courrier et découvert dans son casier du campus se concluait par ces mots. Meeting devait commencer le jeudi suivant, mais on avait demandé aux écrivains de diverses nationalités d'arriver la veille. Le journal le plus important de Suède avait organisé en leur honneur une réception avec le PEN club local pour la présentation du prix Basske-Wortz, la récompense littéraire la plus importante d'Europe et l'une des plus prestigieuses du monde. *Smart sport*, tel était le code vestimentaire requis pour l'événement, ce qui impliquait que les hommes portent une veste.

Derrière des lunettes noires, Mona progressait sans se presser dans la foule de l'aéroport, oscillant entre le café et une miette de Valium pâteuse sur sa langue archi-sèche. Un petit bout pour traverser les États-Unis, un autre pour enjamber l'Atlantique, un de plus pour la dernière ligne droite, Paris-Stockholm. Comme il était impossible de se procurer du Valium en Californie à moins d'aller à Tijuana, son *shrink* lui en envoyait régulièrement par voie postale de Lima, Pérou. Ce médicament la rendait juste un peu plus lente et donc, pensait-elle, plus élégante.

On peut se parler ?

Elle portait un imperméable beige, un legging noir et des baskets blanches, était plutôt grande, et des mèches châtains s'échappaient de ses cheveux raides relevés en chignon pour retomber sur le côté de son visage. Personne ne l'aurait prise pour une cadre ou une avocate car elle ne cultivait pas ce genre de sévérité dans son allure, mais derrière sa sobriété apparente, quelque chose indiquait qu'elle n'était pas tout à fait normale. La seule marque visible de sa condition d'écrivaine était peut-être sa vue défaillante. Ses lunettes de soleil avaient beau être sales, elle était tellement myope qu'elle ne s'en rendait pas compte. Elle les retira et plissa les yeux : le vol était à l'heure, l'embarquement prévu une dizaine de minutes plus tard.

Tu es chez toi ?

Les SMS restés sans réponse s'accumulaient dans son téléphone, un bourdon piégé au fond de sa poche. Si quelqu'un s'était concentré sur elle à cet instant, il l'aurait vue se retourner plusieurs fois comme si on la suivait.

Tu ne peux pas partir comme ça. J'arrive.

On invita les voyageurs fréquents à se lever, et quelques minutes plus tard Mona s'installa dans l'avion. Elle adorait voler ; à mesure que l'appareil s'élevait, ses pensées rejoignaient une étendue plane et spongieuse de nuages. Elle aimait se sentir retenue dans un océan aérien, inaccessible, abandonnée à ses propres dispositifs électroniques, à la fois libre et prisonnière. Au décollage, elle avait l'impression d'être précipitée dans la spiritualité, ne pouvait pas résister à la tentation de réciter des Ave Maria, son enfance de petite catholique lui montant au cerveau comme une drogue. (Les jours d'école, à Lima, toutes les filles portaient un uniforme

bleu marine ; on l'avait expulsée de cet établissement pour des raisons médicales). Elle fermait les yeux et voyait l'appareil secoué comme par un ouragan et descendre dans les profondeurs, se dissoudre dans l'immensité bleue et exploser sous l'eau. Elle cesserait tout simplement d'exister, avec à son actif un premier roman et un chef-d'œuvre inachevé enfermé dans son ordinateur, qui se noierait avec elle dans le vide glacé. Cette pensée l'aidait à se détendre.

Elle s'affala sur son siège et se massa les cervicales ; son voisin le plus proche était une sorte de grand crapaud assis de l'autre côté du couloir.

Ne te débine pas. Il faut qu'on parle.

Elle se débinait ? se demanda-t-elle en souriant pendant qu'elle dévissait une mignonnette de Stolichnaya. Elle avait mis son casque et « Malatia », de Mina (*Il Capolavoro Collection II*), se disséminait en elle, semblable à un narcotique supplémentaire. Le téléphone s'apaisa comme un petit animal assoupi ; même si quelques messages continuaient de grésiller dans sa tête, mettre le portable sur mode avion la soulageait. Que la folie ait pris le contrôle était une possibilité à envisager, elle le savait. Ce n'était pas clair. Elle communiquait encore avec son sensei, le *chair* du département Littératures romanes et Ibéro-américaines, et était restée en contact avec ses élèves (au moins avec Raoul, son chouchou, qui lui avait envoyé un courriel pour avoir de ses nouvelles). Personne ne s'expliquait ce qui avait motivé son comportement qu'un professeur rival avait qualifié de « disparition ». Elle savait que son sensei avait cherché à la joindre, mais elle ne se résolvait pas à ouvrir sa boîte mail de Stanford, où étaient consignées ses obligations en tant qu'étrangère aux États-Unis. Elle avait écrit un message automatique : *Je ne*

lirai pas mes mails. Ne pas lire ses mails au cœur même de la Silicon Valley équivalait à se déclarer mort. La vérité, autrement dit ce que Mona se disait à elle-même, c'est qu'elle avait commencé à écrire un de ces livres terrifiants, brillants et dangereux comme une mante religieuse à l'affût, à demi cachée par sa beauté, prête à attaquer. Et voilà que le livre s'était mis à la dévorer toute crue.

Elle était arrivée à Stanford après avoir été poussée par les vagues de son premier roman sur les plages d'un semblant de gloire impétueuse, à une époque où, dans le vademecum du racisme américain bienveillant, être une « femme de couleur » constituait une sorte de capital. Les universités partageaient des valeurs essentielles avec les zoos traditionnels, dont l'attrait et le prestige dépendaient de la diversité ; dans son rôle de Latino-Américaine parfaitement éduquée en pleine administration Trump, Mona vivait sa captivité sereine comme une forme de liberté. Tous les doctorants qui s'inscrivaient à Stanford devaient se soumettre à un interrogatoire sur leur *ethnicity*. Mona avait cliqué « indigène » sous « hispanique » et, à la ligne suivante, elle avait ajouté « Inca », songeant qu'associer sa personne à un empire brutal et exquis dont on savait si peu de choses était le masque idéal pour entrer dans la danse tribale de l'université. Bien que née au Pérou, il lui aurait paru délirant de s'attribuer une ascendance inca dans toute autre circonstance, de même qu'avant de séjourner aux États-Unis, elle ne se serait jamais affichée comme une « personne de couleur ». Elle avait le glamour d'un petit animal en voie de disparition, à croire que son mystérieux ADN était un luxueux diadème nacré et les universités d'élite des arches massives voguant dans le déluge américain, investies de la mission héroïque

d'abriter deux spécimens de chaque espèce, encore que, tout bien réfléchi, Mona se soit davantage assimilée à une sirène alliant le merveilleux à une présence inexplicable, et dont le véritable destin consistait à vivre sous l'eau et à flotter parmi les morts. À part ça, elle ne pouvait s'empêcher de se considérer comme une observatrice extérieure, une sirène touristique : toutes ces formalités lui semblaient relever d'une bureaucratie assez pittoresque, mais le choix de sous-types raciaux à préciser après l'encadré « hispanique » était obligatoire.

Sa fantaisie identitaire avait été très bien accueillie sur le campus (car liée à son champ d'investigation) et désormais, Mona avait la chance de faire des recherches qui consistaient à être elle-même, le plus possible. Elle eût apprécié de pouvoir adjoindre à cette condition une incapacité physique légère quoique évidente, mais nul n'est parfait à cent pour cent.

Par ailleurs, elle bénéficiait de quelques avantages. Son pedigree intellectuel avait été établi au préalable : dans une revue cubaine qui était le Chanel de la gauche latino-américaine, l'historique Jorge Rufini avait qualifié son premier roman de « phénomène radical ». Créé par Fidel Castro, ce périodique était donc imprégné d'une immuable sophistication et représentait le bras cultivé de la Révolution ; depuis la parution de cet article, Mona l'imaginait dignement empilé dans les toilettes du Leader. Rufini louait ce qu'il appelait « son engagement vital », sa façon de mêler la politique et la littérature, le *Sancta Sanctorum* du Boom de la tradition latino, « douloureusement rare » parmi les gens de sa génération, regrettait-il en méprisant par omission ce que certains qualifiaient de « micro-politiques » et d'« écritures

du moi », entre autres courants qui, aux yeux du critique (autrefois éditeur de Cortázar et ami apprécié des auteurs du siècle passé), étaient si infimes qu'ils méritaient d'entrer dans la catégorie des microbes littéraires, sous-entités auxquelles il ne fallait pas accorder d'importance. En somme, le grand Jorge Rufini était devenu son sensei à Stanford et l'avait catapultée et présentée comme une sorte de libératrice sur le front de guerre, une héritière du Boom, une tigresse issue d'une lignée sauvage qui conciliait les livres et les armes, seule aristocratie respectable en Amérique latine.

Aucune femme n'est à ta hauteur, c'est clair. Pourquoi te caches-tu ?

Mais à ce moment précis – #rightnow – de la vie de Mona, le problème n'était pas tant le livre qu'elle avait écrit que celui qu'elle n'arrivait pas à terminer ou, selon les jours, le mensonge absolu que signifiaient sa personne et sa vie. « Un tas de merde pour faire oublier le principal, à savoir qu'elle écrit comme une patate », avait dit quelqu'un dans les commentaires de la page Facebook du sensei Rufini en personne, et Mona avait senti ces mots se pixelliser au fer rouge dans son cœur tout en les dépréciant instinctivement, puis elle avait rédigé de manière détournée des réponses ironiques, cachée derrière de faux profils où se concentrait l'hémisphère troll de son cerveau.

Je fais partie de ta vie, tu dois l'admettre.

Les profils trolls avaient des appétits particuliers prompts à devenir explosifs quand ils se mêlaient au répertoire cannabique de Mona. La partenaire idéale était la *white recluse*, du tétrahydrocannabinol pur de très haut voltage conçu pour la précipiter dans un tourbillon intérieur où résister aux réalités brutales de l'année 2017. Mona avait suivi les conseils de son

capitaine troll et en fumait à présent quotidiennement. La *white recluse* était élaborée pour évacuer toute poussée paranoïaque, et une bouffée suffisait à la rendre stone pendant six heures, qu'elle passait dans le brouillard tout en suivant ses cours ou en faisant du *networking*, terme utilisé par les Américains pour qualifier les relations sociales, car c'est ainsi qu'ils justifient l'amabilité et la camaraderie au travail. Ce qui lui plaisait le plus était l'impunité fugace du vapotage. De loin comme de près, la cigarette électronique ressemblait à un stylo-plume et la fumée qui s'élevait de sa bouche était à peine visible ; si on l'interrogeait, elle pouvait toujours dire qu'elle inhalait un e-liquide saveur pomme. Elle pouvait fumer devant tout le monde, ce qui était radicalement interdit ; le faire en public lui confirmait son impression d'être un être positivement invisible, inexistant.

En général, ses promenades dans la haine cybernétique connaissaient un pic pendant les heures violettes en Amérique du Sud, lorsqu'il était encore midi en Californie et que le soleil de Palo Alto cognait sans pitié sur le monde. Mona allumait alors sa e-cigarette et, résignée, elle éteignait son portable tandis que dans une autre dimension de la conscience universelle – dont elle faisait indiscutablement partie et d'où elle n'aurait jamais osé s'échapper –, son corps numérique était conspué, insulté et laminé sans qu'elle puisse opposer la moindre résistance. Elle mordillait son stylo-plume et traînait les pieds dans les grandes avenues, véritables autoroutes néanmoins bordées de trottoirs, complètement vides d'humains.

Tu sais que tu ne peux pas me laisser comme ça.

Elle échouait parfois à la gare du Caltrain, la ligne ferroviaire qui sillonne la péninsule et relie San Francisco à Palo Alto,